

Les livres de la semaine

Guingoire 4 décembre 56

André Gide : *Retour de l'U.R.S.S. (N.R.F.)*.

Le dernier livre de M. Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*, risque de connaître à droite le succès obtenu naguère à gauche par telles des pages de son *Journal* où il proclamait son adhésion au marxisme. Succès que dicent de mauvaisés raisons et qui, on le pense, doivent laisser l'auteur mélancolique. Il serait paradoxal, en effet, qu'un écrivain aussi soucieux que M. Gide de « *cultiver des différences* » ne trouvât une large audience que par le côté de ses livres qui « *rassemble* » à la foule. Pour ma part, j'aimerais qu'on plaçât en exergue, à toute étude sur *Retour de l'U.R.S.S.*, le mot de Barrès à M. René Doumic : « *Pas de veau gras* ». Cela me paraît être, certes, une question de lucidité, mais d'abord une question de bonne foi.

M. Gide, c'est vrai, adresse à l'U.R.S.S., sur le plan psychologique et politique d'abord, sur le plan de la culture surtout, de vives et pertinentes critiques. Bien plus, par la modération même du ton, par l'évident et douloureux souci de sincérité, son livre peut sembler un réquisitoire. Les voyageurs revenus déçus de l'U.R.S.S. n'ont rien publié de plus dur, de plus décisif. Que l'on ne s'y trompe pas cependant (et surtout que l'on ne tente pas assez basement de tromper les autres), les condamnations portées par M. Gide sont des condamnations de fait, et non point de principe. Il reste, il le souligne lui-même, « *anti-capitaliste* » (p. 41). Il n'a pas abandonné son espérance en une révolution qui, améliorant le sort matériel et quotidien de l'homme, le libère. Il va plus loin : il maintient que c'est le marxisme qui seul peut donner ses principes à la révolution qu'il souhaite. Ceci me paraissait nécessaire à dire. Il y a, en effet, quelque chose d'odieux à utiliser un témoignage contre les intentions profondes du témoin. Un tel usage équivalait à un faux véritable. Ce sont là des armes dont ne se sert point un homme libre.

Ce qui est ébranlé, chez M. Gide, c'est la confiance. Il se fait, on le sent à chaque page de son petit livre, vraiment violence pour écrire dans l'avant-propos que sa conviction reste « *intacte et inbranlée* », que « *l'U.R.S.S. finira bien par triompher des graves erreurs* » qu'il signale. En dépit de ces paroles assurées, son témoignage demeure angoissé. Qui sait si le néophyte qui a perdu hier la ferveur ne perdra pas demain la foi?... La position prise par M. Gide en face du marxisme était (il l'a maintes fois affirmé) et ne pouvait être que sentimentale. Le communisme était pour lui une sorte d'église. Il est aujourd'hui dans cet état que l'Eglise nomme la tiédeur.

Irai-je plus loin?... Les critiques adressées par M. Gide à l'Etat stalinien me semblent prendre leur source en ce qu'il y a de plus essentiel en lui : le besoin de s'opposer, l'instinct du non-conformisme, le souci de l'individu. Dès lors de graves questions se posent, et l'on souhaite que M. André Gide ait la force de se les poser. Ces défauts de l'U.R.S.S. tiennent-ils seulement à une mauvaise application du système ou au système lui-même? La révolution libératrice de la personne, chez les pauvres comme chez les autres, est-elle possible par le marxisme? Ne faut-il pas aller au delà, et, en quelque sorte au rebours?... Je sais bien que reste à M. Gide le trotskysme. Mais le trotskysme n'est-il pas une doctrine de révolution non incarnée qui s'écroule lorsque la révolution est

faite?... M. Gide lui-même parle (p. 63) des « *instincts bourgeois, vœux, jouissances, insoucieux d'autrui qui sommeillent au cœur de bien des hommes en dépit de toute révolution* »; et il ajoute : « *car la réforme de l'homme ne peut se faire uniquement par le dehors* ». Qu'est-ce que le marxisme, sinon la prétention de réformer l'homme par le dehors (par le seul bouleversement des conjonctures économiques)?... Il faut, je crois, aller jusqu'au bout. Et sans renoncer à une révolution nécessaire, en cherchant ailleurs les principes. Choisir pour Proudhon plutôt que pour Marx. Pour Péguy plutôt que pour Bakounine. La question se pose. M. Gide peut faire à l'U.R.S.S. les plus judicieuses objections, elles resteront stériles s'il ne les dépasse. Il ne le fait point aujourd'hui. Le fera-t-il demain?...

Voilà pour la partie subjective, à mon sens la plus importante, de ce *Retour de l'U.R.S.S.* La déception de M. Gide s'exprime sur trois plans : l'économique, le psychologique et le culturel. Pour le premier, l'auteur avoue son incompetence. Bas salaire, subsistance de la pauvreté, manque de qualité des produits... il ne dit rien, à ce point de vue, qui n'ait déjà été dit avec plus de précision.

Sur le plan psychologique, M. Gide est à la fois plus expert et plus net. Un trait peut résumer tous les autres : l'auteur a trouvé en U.R.S.S. l'esprit critique à peu près inexistant ou étouffé. Un seul magot : Staline, une seule base de discussion : la ligne orthodoxe, une seule opinion valable : celle de la *Pravda*. « *La moindre protestation, la moindre critique est possible des pires peines, et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fat-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vasalisé.* » Ce texte prend toute sa valeur, tout son relief, lorsqu'on songe qu'il n'est pas signé d'un « renégat » mais d'un homme qui fait un effort désespéré pour sauver son espoir dans le marxisme!

Le plan de la culture, on s'en doute, est parallèle à celui de la psychologie. Les phrases de M. Gide à ce sujet qui, entre tous, lui est cher, rendent le même son : « *Ce que l'on demande, à présent, c'est l'acceptation, le conformisme.* » (p. 67) « *Nous admirons en U.R.S.S. un extraordinaire élan vers l'instruction, vers la culture; mais cette instruction ne renseigne que sur ce qui peut amener l'esprit à se féliciter de l'état de choses présent et à penser: « O U.R.S.S... Ave... Spes unica! » Cette culture est toute aiguisée dans le même sens, elle n'a rien de désintéressé, elle accumule, et l'esprit critique (en dépit du marxisme) y fait à peu près complètement défaut* » (p. 51). Une telle phrase, et sous une telle plume, nous semble suffire à anéantir certaines légendes publiées par ordre dans des journaux qui, se prétendant révolutionnaires, sont en vérité domestiqués. On plaint les valets « intellectuels » de Staline en France : un Jean Cassou, un Louis Aragon. On les plaint et on les méprise. Ils savent qu'ils mentent. Ils savent que lorsqu'il écrit : « *Après tant de mois d'efforts, tant d'années, on était en droit de se demander: vont-ils enfin pouvoir relever un peu la tête? Les fronts n'ont jamais été plus courbés.* » M. André Gide avec lequel on reste en opposition sur tant de points, lui, ne ment pas.

Jean-Pierre MAXENCE.